

La figure pâle d'Antonin se bouleversa.

— Ah! mon Dieu, quelle folie de vous avoir dit tout cela, s'écria le malheureux. Oui, quelle folie... Peut-être un jour, un autre jour, l'auriez-vous su... mais je voulais qu'auparavant mon livre fût achevé, parce que... parce que je vous l'aurais donné... Et maintenant, tout est fini, tout est brisé... Ah! mon Dieu, mon Dieu, comme on s'entend à se dépouiller soi-même du peu de bonheur qu'on a!

La jeune fille ne répondit pas. Sa contenance était très froide. Cependant ses yeux n'étaient point durs: ils avaient pitié. Debout, à quelques pas d'elle, Antonin Fargeot était si blême qu'on eût pu le croire prêt à défaillir.

— Ecoutez, mademoiselle, murmura-t-il, le souffle pénible, oppressé, je vous ai bien aimée... Vous étiez mon âme... Mon âme! comprenez-vous? C'est par vous que je vivais, que j'agissais... par vous et pour vous, seulement... Je vous souhaite... oh! sans amertume, je vous le jure... je vous souhaite d'épouser un homme qui vous aime aussi profondément que je vous aimais... Adieu.

Irène répéta:

— Adieu.

Alors, éperdu, le jeune homme se précipita vers la porte; mais là, il se heurta au comte de Champierre qui l'attendait sur le seuil, les bras croisés, un sourire d'ironie pinçant ses lèvres pâlies par la colère.

— Halte-là, fit le vieux gentilhomme comme Antonin s'arrêtait épouvanté, halte-là, monsieur le drôle!... Ah! M. de Vaudreuil choisit bien ses protégés... Et c'est un joli coquin, en vérité, celui que je comble de mes bontés et qui m'en remercie en insultant ma fille!...

Antonin s'était ressaisi.

— Vous êtes dans votre droit en me reprochant d'avoir trahi votre confiance, monsieur le comte, dit-il, car jamais, ah! jamais, je n'aurais dû parler... mais vous l'outragez en m'injuriant, car je m'enfuyais comme un coupable, après avoir fait l'aveu, non pas d'un espoir quelconque, mais de ma profonde misère... Et ce n'est pas une insulte que l'amour respectueux d'un honnête homme.

Le comte souriait toujours.

— Les voilà bien, messieurs les philosophes! s'écria-t-il. Je ne serai vraiment pas fâché d'apprendre à l'un d'eux le cas que nous faisons de leurs phrases!

Et, ouvrant la porte, il appela du geste quatre grands laquais qui devaient en flânant, dans la pièce d'attente.

— Ici et promptement, vous autres! ordonna-t-il. Qu'on me jette ce drôle à la rue, après l'avoir bâtonné comme il faut!

Irène poussa un cri d'horreur.

— Ah! pitié, pitié, mon père...

Mais, brusquement et sans lui laisser le temps d'intercéder pour le pauvre diable qu'elle jugeait plus malheureux que coupable, son père l'entraîna dans une autre chambre.

Quelques instants après, Fargeot se retrouva dans la rue, ivre de douleur et de rage.

Ecrasé par le nombre et la force brutale, il avait été bâtonné et chassé par les laquais du comte de Champierre.

Son premier mouvement fut d'aller au lieutenant de police et de l'aviser de l'indigne traite-

ment qu'il avait subi, mais il pensa que jamais justice ne serait rendue contre un gentilhomme, à un pauvre maître de latin.

Alors, il projeta d'attendre le fils aîné du comte dans un lieu public et de l'outrager impudemment au vu et su de tous; mais il recula à l'idée d'expier, dans un cachot, un défi qui ne serait certainement pas relevé...

Non, pour venger la plus avilissante des injures, un homme tel que lui ne pouvait songer à se faire justice que dans l'ombre, ignominieusement, comme un malfaiteur, par le guet-apens et l'assassinat!

Antonin Fargeot n'espérait plus se venger du comte de Champierre, lorsqu'il rentra dans son triste logis.

Sur sa table, le manuscrit de son livre inachevé semblait l'attendre. Il le prit, il le regarda un moment, immobile... et de grosses larmes roulèrent sur ses pages.

— C'est bien fini... murmura-t-il. A quoi bon? M. de Vaudreuil a raison, je suis faible, timide... sans énergie.

Et lentement, feuille à feuille, il brûla son manuscrit.

Puis il songea sérieusement, comme aussi bien personne ne l'aimait ou ne se souciait de sa misère, à se pendre aux poutres de la mansarde... Mais, ce jour-là même, une longue lettre lui arriva de Roy-lès-Moret, le village où il était né, où ses parents dormaient leur dernier sommeil.

Et cette lettre avait été écrite par Manon Fargeot, la soeur de son père, une vieille tante qui l'avait bercé quand il était petit, qui avait surveillé ses jeux, quand il était devenu plus grand et qui, par la pensée, l'avait suivi de loin, avec amour, depuis qu'il avait quitté le pays...

— Mon cher Tonin, disait la lettre, je crois bien que tu m'oublies, car tu ne m'écris plus! J'en prendrais mon parti si je pouvais supposer que ce sont des événements heureux qui détournent ta pensée du village de ta pauvre tante; mais, je te connais bien, et je sais que, joyeux, tu aimerais à me faire partager ta joie!...

— Que t'arrive-t-il dans ce grand Paris? Tu travailles et tu souffres, j'en suis sûre! La vie est dure pour tout le monde, mon fils, et les coeurs comme le tien apprennent vite la douleur; il est vrai qu'ils trouvent à se donner, à se dévouer, des joies que les méchants ignorent.

— Ecris-moi une petite lettre, mon bon Tonin, et conserve-toi pour ta vieille tante qui n'a plus au monde d'autre affection que la tienne...

En lisant la lettre de Roy-lès-Moret, Antonin Fargeot se rappela son enfance heureuse, son père, sa mère, la bonne tante, seule survivante du passé, et il pleura sur ce passé et il pleura sur lui-même.

Alors, peu à peu la raison lui revint; il se jugea faible, il se jugea lâche, il pensa que la mort volontaire ne pouvait être considérée, en son cas, que comme une désertion, il essaya de se pénétrer des paroles naïves de Manon Fargeot, de se féliciter de ce que certains coeurs, plus fatalement malheureux que d'autres fussent par contre favorisés de joies inconnues aux "méchants"... et il résolut de continuer à vivre.

Quelques semaines plus tard, il apprit, par hasard, les fiançailles d'Irène de Champierre.